Association amicale des anciens élèves du lycée Montesquieu

LETTRE D'INFORMATION N° 29 – 1er MARS 2012

Lycée, aumônerie, chapelle et auditorium !

par Didier BÉOUTIS, président de l'association amicale

La plupart des lycées qui ont été créés en France au cours du XIXème siècle ont été installés dans des bâtiments antérieurement ou anciennement affectés à des collèges tenus par des religieux, et donc naturellement pourvus d'une chapelle pour les besoins du culte.

C'est, comme nous le savons tous, le cas de notre lycée, qui lors de sa création, en 1851, a été affectataire des bâtiments utilisés pour l'enseignement, mais aussi de la chapelle de l'Oratoire, consacrée en 1683, un bâtiment de style baroque, remarquable notamment pour son maître-autel entouré de colonnes torses de marbre de Sablé, pourvu d'un baldaquin en bois de chêne sculpté et revêtu d'une peinture blanche !

L'affectation au lycée, en 1851, d'un bâtiment consacré au culte catholique allait de soi, dans la mesure où les relations entre l'Église et l'État étaient régies par le Concordat signé entre le Gouvernement français du Consulat et le Saint-Siège, le 26 messidor an IX (15 juillet 1801). Aux mêmes titres que le personnel de direction ou les enseignants, l'Etat rémunérait un prêtre pour exercer les fonctions d'aumônier du lycée, chargé de l'enseignement religieux et du culte. Cet aumônier était inspecté et noté, comme les autres personnels.

L'entrée en vigueur de la loi du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Églises et de l'État allait changer cette situation. En application de l'article 2 de la loi: « *La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte* », les aumôniers de lycée n'ont plus été rémunérés. Mais cela n'a pas signifié leur départ des lycées ! En effet, en application de l'article 1er de cette même loi : « *La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes* », l'État manifeste sa volonté de neutralité religieuse mais s'engage à garantir, à chacun, les moyens d'exercer librement sa religion, dans le respect d'autrui. C'est dans cet esprit que furent maintenues ou instituées des aumôneries dans les milieux fermés (casernes, lycées pourvus d'internats, prisons, hôpitaux...) et que seront autorisées, plus tard, des émissions religieuses sur les chaînes publiques de télévision.

À ce titre, notre lycée a accueilli, de 1906 à la fin des années 1970, plusieurs aumôniers nommés par l'Évêque du Mans. Un office célébré chaque dimanche matin à l'intention des pensionnaires de confession catholique, accueillait aussi les élèves externes et les familles qui le souhaitaient. Au printemps, les cérémonies de confirmation –présidée par l'évêque- et de communion solennelle étaient organisées en présence des familles.

La suppression progressive de l'internat, fermé en 1978, a limité l'intérêt de l'aumônerie, les élèves externes ayant la possibilité, le mercredi ou le dimanche, de suivre le catéchisme et le culte au sein de leurs paroisses. Les aumôneries des lycées du Mans se sont alors groupées, les rencontres ayant lieu à l'extérieur des lycées. N'étant plus utilisée, et, partant, plus entretenue, la chapelle s'est progressivement dégradée...

La dévolution des bâtiments du lycée à la région des Pays-de-Loire, en application des lois de décentralisation des années 80, a compliqué la situation, puisque, considérée comme un bâtiment non affecté à l'enseignement, la chapelle a dû revenir propriété de la Ville du Mans ! Mais, consciente que cette chapelle, d'ailleurs classée à l'inventaire des monuments historiques, constituait, du point de vue artistique, un bâtiment très intéressant, la Ville s'est engagée, avec le concours de l'État, dans une opération de rénovation fort importante, y compris de l'orgue, de manière à conserver son aspect de chapelle, tout en en faisant un auditorium ! Aujourd'hui, alors qu'une convention passée entre la Ville et l'évêché maintient la possibilité d'y célébrer des offices, la chapelle est fréquemment utilisée pour des manifestations diverses (concerts, conférences, cérémonies comme celle du 11 novembre, visites…). La chapelle constitue ainsi un atout culturel important pour le lycée !

LA VIE DE L'ASSOCIATION

Ont adhéré : Michel Loriot (au lycée de 1964 à 67) ; Pierre Nicolle (au lycée de 1948 à 57) ; Danièle Baudrier-Mougenot (au lycée, en 1956-57, où elle fit partie de la première promotion de la classe de lettres supérieures).

Nécrologie : Georges HILLERET (1924-2011), ancien résistant, journaliste

Né le 13 novembre 1924 à Grenoble, où son père René enseignait l'anglais au lycée de la ville, Georges-Alfred Hilleret était le troisième de la fratrie des cinq garçons, après Maurice (1921-2004), Claude (1923-1944), précédant Jacques (1926-2003) et Alain (1932). La famille Hilleret s'est installée au Mans, en 1935, lorsque René, inspecteur d'Académie pour le Morbihan, a été muté au même poste dans la Sarthe. Maurice, Claude et Georges ont alors fait leur rentrée au lycée, respectivement en 3è, 4è et 5è. Georges restera dans notre établissement jusqu'en 1941, en classe de 2de. Il passera plus tard, par des cours par correspondance, son baccalauréat de philosophie. La famille Hilleret était franco-écossaise, puisque l'épouse de René, Evelyn Easson-Mackie, était née à Abernethy.

Georges Hilleret en 2de en 1941.

Comme son père, et ses frères Maurice, Claude et Jacques, Georges s'engagera dans la Résistance à l'occupant allemand. Au printemps de 1942, âgé seulement de 17 ans, il prendra contact avec l'Organisation civile et militaire (O.C.M), mouvement de résistance dont le délégué dans la Sarthe était Victor Daum, inspecteur d'académie relevé de ses fonctions, professeur au lycée. Georges Hilleret procédera à des actions de recrutement, de distributions de tracts et de journaux clandestins… avant de rejoindre le réseau Buckmaster en décembre 1943, sous le commandement du major Hudson. Pour l'ensemble de ses ét ats de services dans la Résistance, Georges Hilleret recevra la croix de guerre, que lui remettra le général Hary, le 4 octobre 1945.

Georges Hilleret s'insta llera à Paris où il fera, comme ses frères Maurice et Alain, une carrière de journaliste, à la revue « *Télé 7 jours* ». Il sera membre du conseil d'administration du Comité national pour l'éducation artistique, une association de défense et de promotion de l'éducation des arts dans le système éducatif français. Georges Hilleret était membre, de longue date, de notre amicale. Des cinq frères Hilleret, seul subsiste le plus jeune, Alain, journaliste et écrivain de science-fiction. Voir sur le site : http://montesquieu.lemans.free.fr/ilsontlais/hilleret40.pdf

Nécrologie : Élie BARTHOMEUF (1930-2011), professeur au lycée de 1983 à 1990

Né à Coren (Cantal), le 27 juillet 1930, Élie Barthomeuf quitta la ferme familiale pour suivre brillamment ses études secondaires au collège de Saint Flour, puis en classe préparatoire aux grandes écoles au lycée Blaise Pascal de Clermont-Ferrand.

Après avoir été admissible à l'école Polytechnique, il s'orienta vers l'enseignement des mathématiques. En 1957, il fut affecté, pour son service militaire, comme professeur militaire à l'école militaire préparatoire technique du Mans (E.M.P.T) avant de partir en campagne en Algérie.

Elie Barthomeuf en 1989.

Une fois libéré de ses obligations militaires, il fut nommé à l'E.M.P.T, tout d'abord dans les classes secondaires, puis dans la classe préparatoire à l'école nationale des arts et métiers. Nombre de ses anciens élèves ont atteint les plus hauts grades de la hiérarchie militaire.

À partir de 1983 et jusqu'en 1990, il enseigna au lycée Montesquieu, notamment en terminale C. Il laisse le souvenir d'un excellent pédagogue, qui savait inculquer avec patience et humour à ses auditoires les raisonnements mathématiques les plus ardus ! Photographe « amateur », il y réalisa les photographies de ses classes.

Pêcheur à la truite émérite, inlassable ramasseur de champignons, il aimait exercer ces loisirs dans son Auvergne natale où il avait conservé de solides attaches. C'était un homme chaleureux, doté d'un sens aigu de l'humour et très proche des siens. Resté au Mans après sa retraite, Élie Barthomeuf est décédé, le 25 octobre 2011, à Allonnes.
À sa veuve, à ses fils, à ses petits-enfants – notamment à son fils François, actif trésorier de notre amicale -, nous présentons nos bien sincères condoléances.

Nécrologie : Olivier COUASNON (1966-2012), comédien, metteur en scène

En 1983, en 1ère

Le comédien et metteur en scène Olivier Couasnon est décédé d'une crise cardiaque subite, le 22 février dernier, à l'âge de 45 ans. Né au Mans le 8 décembre 1966, fils aîné de Jean-Paul Couasnon et de son épouse Josiane, Olivier avait fréquenté notre lycée, de la classe de seconde à celle de lettres supérieures, de 1981 à 1986. Passionné de théâtre, Olivier fréquenta parallèlement, au conservatoire de diction et d'art dramatique, le cours de Pierre Coussolle qui sera son mentor. Il prendra aussi des cours, à Paris, avec le comédien Michel Bouquet.

Olivier Couasnon avait très jeune fait le choix d'une carrière théâtrale, et notamment de metteur en scène. Il monte une première pièce avec Céline Yvon, puis, en 1991, il crée la compagnie « *Acthalia* » qu'il installe dans le sous-sol de la maison de ses parents, au 105 grande rue, aménagée en scène de théâtre, le « *Caveau 105* ». Il animera son théâtre au rythme de 4 à 5 pièces par an.

Ami de Jacques Weber qu'il avait fait venir au Mans, Olivier Couasnon avait notamment monté des pièces d'auteurs modernes, comme Vaclav Havel, Yasmina Reza, Kressmann Taylor et Jean-Claude Carrière. Ses comédiens habituels étaient Philippe Dorise, Philippe Corbé, Rémy Jouvin, Céline Yvon.

Généreux et fonceur en un mot passionné, Olivier Couasnon était marié et père de trois enfants. Ses obsèques ont été célébrées le samedi 25 février en la cathédrale Saint-Julien, par Mgr Le Saux, en présence notamment du maire du Mans Jean-Claude Boulard dont il avait monté des pièces. Nous présentons à notre ami Jean-Paul et à toute la famille Couasnon nos condoléances très émues.

Distinctions : dans l'ordre de la Légion d'honneur : Jean BAECHLER, officier ; Didier BÉOUTIS et Guy SOUDJIAN, chevaliers

Dans la promotion du 1er janvier de l'ordre de la Légion d'honneur, figurent les nominations, aux grades d'officier, de Jean Baechler, professeur au lycée de 1962 à 1966, (au titre de la Grande chancellerie), et de chevaliers, de notre président, Didier Béoutis (au titre du Premier Ministre) et de Guy Soudjian, proviseur de 2002 à 2011 (au titre du ministre de l'éducation nationale).

En 1963, dans sa classe de 6ème .

Jean BAECHLER est né à Thionville (Moselle), le 28 mars 1937. Agrégé d'histoire et de géographie, il enseigne dans notre lycée de 1962 à 1966. Ses anciens élèves se souviennent d'un homme jeune, de grande taille, d'un grand savoir, qui tenait chaque année à avoir une classe de 6è, car « à cet âge-là, ils sont encore plein d'enthousiasme ». Tout en enseignant, Jean Baechler préparait une thèse sur "les suicides", sous la direction de Raymond Aron, soutenue en 1975. Docteur ès lettres, Jean Baechler sera chargé de cours de sociologie à la Sorbonne, puis à Paris 4, Paris 5 et Paris 10, puis professeur de sociologie historique à Paris 4 (1988), et parallèlement attaché, puis directeur de recherches au C.N.R.S. Élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1999, il en a été le président pour l'année 2011. Jean Baechler a publié de nombreuses études sur les mécanismes du pouvoir politique et économique (*Les phénomènes révolutionnaires, Les origines du capitalisme*), et s'attache à écrire (*Nature et Histoire* et *Esquisse d'une Histoire universelle*) ce qui doit être une "Somme anthropologique", consacrés à la théorie du faire, de l'agir et du connaître, et à une théorie de la nature humaine.

Né au Mans, le 5 septembre 1954, petit-fils de l'historien du Maine André Bouton, **Didier BÉOUTIS** a fréquenté notre lycée de 1964 à 1971 (6è à Terminale), avant de poursuivre ses études aux facultés de droit du Mans, puis de Paris 2, à l'Institut d'études politiques de Paris, et à l'École nationale d'administration. Administrateur civil de l'État, il a été notamment conseiller dans plusieurs cabinets ministériels (aménagement du territoire, collectivités locales, personnes âgées et handicapées), et occupe actuellement les fonctions de directeur de la Fondation pour la mémoire de la guerre d'Algérie, des combats du Maroc et de Tunisie. Il est aussi élu du XIIIe arrondissement de Paris depuis 1983. Actif dans l'amicale depuis 2003 où il a pris l'initiative de créer le présent bulletin, Didier Béoutis est président de notre amicale depuis 2008. Avec son équipe, il s'efforce d'accroître son rayonnement de l'amicale, en organisant diverses manifestations et en faisant des recherches sur l'histoire du lycée, ses anciens professeurs et élèves.

Né à Paris le 30 novembre 1952, **Guy SOUDJIAN** a fait ses études à l'Université de Paris I-Sorbonne, puis a commencé à enseigner tout en préparant ses diplômes universitaires. Élève d'Emmanuel Leroy-Ladurie, une des grandes figures de l'histoire quantitative, Guy Soudjian a été reçu docteur ès lettres en histoire, sur une thèse portant sur anthropologie du conscrit parisien sous le Second Empire, qui lui a permis de dresser, un tableau précis des caractéristiques physiologiques de l'époque . Après avoir dirigé plusieurs établissements, Guy Soudjian a occupé les fonctions de proviseur du lycée Montesquieu, pendant neuf années, de 2002 à 2011, pendant lesquelles il a apporté de nombreuses réformes, dans l'esprit de contribuer à faire de notre établissement un lycée "élitaire" où chaque élève doit avoir les mêmes chances. Cette politique s'est traduite par un accroissement des réussites aux différents examens et concours. Sans oublier la Sarthe où il a conservé ses attaches familiales, Guy Soudjian est, depuis la rentrée de septembre, proviseur de l'important lycée Descartes à Tours.

LES ACTIVITÉS DE L'AMICALE

Galette des rois, samedi 21 janvier

La traditionnelle « galette des rois » qui permet de se retrouver, en début d'année, dans une ambiance chaleureuse, a eu lieu le samedi 21 janvier, à 11h, dans la salle de la bibliothèque de l'Oratoire. Les adhérents et leurs familles ont pu s'y retrouver dans une chaleureuse ambiance, et y entendre les vœux de Didier Béoutis, Hervé Gateau et Guy Soudjian.

M. Hervé Gateau, proviseur, et son prédécesseur M. Guy Soudjian, étaient eux aussi présents à notre « galette ».

On reconnaît, notamment, de g. à droite, André Cherrier, Alain Le Berruyer, Michel Loriot, Jean Raguideau, Guy Debeurre, Jacques Chaussumier, André Vivet, Monique Béoutis, Yves Ollivier,Paul et Marie-Laure Cottin, Didier Béoutis, François Mansart, Denis Dubois ; Gaston Hummel, Michel Dupont et Jean-Pierre Rouzé.

NOS PROCHAINS RENDEZ-VOUS

Les Bibles de la bibliothèque de l'Oratoire, présentées au public

BIBLIA SACRA
POLYGLOTTA,
COMPLECTENTIA
Quicquid comparari poterat.
VETUSTISSIMIS ... UNDIQUE CONQUISITIS,
Opus totum in sex Tomos tributum.
Edidit BRIANUS WALTONUS, S. T. D.
LONDINI,
Imprimebat THOMAS ROYCROFT,
M DC LVII.

La chapelle de l'Oratoire, propriété de la Ville du Mans, va accueillir, du samedi 3 au vendredi 23 mars, l'exposition itinérante « *La Bible, patrimoine de l'humanité* », qui a pour but de faire découvrir la Bible au plus large public possible. Lors de l'inauguration du samedi 3 mars, les bibles du fonds des Oratoriens seront exposées et présentées (Bible polyglotte de 1657 en 6 vol., La Bible hébraïque de 1617, la grande Bible de 1660 en 19 vol., une Bible de 1532 et une Bible en français de 1730).

Assemblée générale annuelle et banquet, samedi 31 mars

Notre assemblée générale annuelle suivie du banquet est fixée au samedi 31 mars. Le banquet sera présidé cette année par notre ancien proviseur M. Guy Soudjian, en poste de 2002 à 2011, avant d'être nommé, à la rentrée dernière, proviseur du lycée Descartes à Tours. Les adhérents de l'amicale trouveront, ci-joint, un formulaire d'inscription. Les sympathisants qui désireraient à cette occasion se rapprocher de l'association peuvent envoyer leurs deux chèques (15€ d'adhésion + 32€ pour le repas à l'adresse indiquée plus bas, en respectant la date limite du 25 mars). Merci de retenir cette date, en espérant vous revoir pour cette rencontre annuelle placée sous le signe du souvenir et de la convivialité.

Conférence sur Michel Boyer, par Didier Béoutis, samedi 21 avril

À l'invitation de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, notre président Didier Béoutis donnera, le samedi 21 avril, à 14h15, dans l'auditorium de la médiathèque Louis Aragon, 54, rue du port, une conférence intitulée « *Michel Boyer (1867-1858), organiste et écrivain manceau, révolutionnaire vite repenti* ». La longue vie de Michel Boyer, qui fut élève, puis professeur au collège de l'Oratoire (1784-1792), puis à nouveau professeur au collège du Mans (1811-1836), qui s'enflamma pour les idées de la Révolution avant de voir son ardeur refroidie par la fréquentation du Tribunal révolutionnaire et des prisons parisiennes sous la Terreur, qui fut aussi organiste et poète, mérite d'être racontée. Les membres de l'amicale seront les bienvenus à cette conférence.

LA VIE DU LYCÉE

Journées « portes ouvertes », les samedis 4 février et 24 mars

Afin d'accueillir les familles intéressées dans les meilleures conditions possibles, la journée « portes ouvertes » est désormais scindée en deux : un rendez-vous pour les classes préparatoires aux grandes écoles (C.P.G.E), qui a eu lieu le samedi 4 février, de 9h à 16h ; un rendez-vous pour les classes de l'enseignement secondaire, qui est fixé au samedi 24 mars, de 9h à 12h30. Notre amicale, présente le 4 février, le sera de nouveau le 24 mars, afin de faire connaître aux familles que, au-delà de l'enseignement qu'il dispense, notre lycée a une histoire !

Une campagne de prévention « anti-tabac » réalisée par quatre élèves du lycée

Baptiste Desplanques, Maïlys Egbert, Nada Hakimi, Juliette Lucas, quatre élèves du cours de sciences de la vie et de la nature de Mme Ledru, ont réalisé un « clip » de 1mn 31s « *Bref, t'as fumé !* », appelant à la lutte anti-tabac, en montrant et expliquant les effets de l'abus de tabac sur les poumons, s'inspirant du célèbre court-métrage « *Bref* ». Félicitations à ces élèves et à leur enseignante pour ce beau travail ! Ce clip peut être visionné sur le site du lycée http://montesquieu.e-lyco.fr où il figure en lien.

DES NOUVELLES DES ANCIENS

Nécrologie : René COUTELLE (1927-2012), sculpteur

Né le 13 novembre 1927 à Chemiré-en-Charnie, à la limite de la Sarthe et de la Mayenne, René Coutelle fut élève du Prytanée militaire à la Flèche, puis de notre lycée, où il fit sa classe de math'élem en 1946-47, enfin de l'École nationale d'éducation physique. Il s'installe à Paris en 1952, où il entre à l'atelier de Salomé Vébard pour y apprendre la sculpture. A partir de 1957, il participe à de nombreuses expositions, dont le salon de la jeune sculpture, le salon de mai, réalités nouvelles… En 1965, à la galerie parisienne Ambroise, il fait sa première exposition personnelle.

René Coutelle, qui avait installé son atelier dans le deuxième arrondissement de Paris, s'était spécialisé dans les œuvres monumentales ou de très grande surface, réalisées en pierre, marbre ou granit, en ronde bosse ou taille directe. On lui doit notamment un « hommage à Van Gogh », réalisé en 1989 pour la ville de Saint-Rémy de Provence, un « hommage à Victor Hugo », en granite, exposé à Plouquerneau (Finistère), face à la mer, un « torse de jeunesse » en marbre de Carrare (1985). René Coutelle présida la Maison des artistes, Père de deux filles, Claire et Cécile, René Coutelle, qui était veuf depuis plusieurs années, est décédé, à Paris, à l'hôpital Cochin où il avait été admis.

René Coutelle en Math'élem (1947) ; dans son atelier parisien – Deux œuvres du sculpteur : « hommage à Van Gogh », « hommage à Victor Hugo »

Publication : «Éclats de voix » par David Le Breton (éd. Métailié, 20 €)

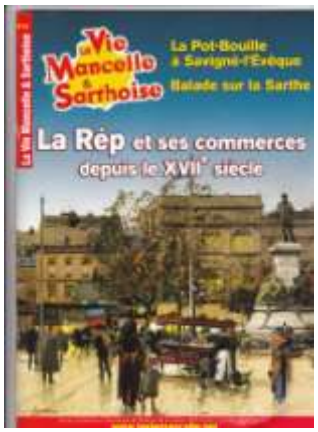
Né au Mans en 1953, ancien élève de notre lycée, David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, et s'est spécialisé dans l'anthropologie, c'est-à-dire les caractéristiques de l'homme. Après avoir publié plusieurs ouvrages sur l'anthropologue du corps, de la douleur, l'auteur s'intéresse à la voix, ou plutôt à la « vocalité ».

Une anthropologie de la voix consiste dans ce paradoxe de ne plus écouter la parole mais la qualité de sa formulation, ses vibrations sonores, affectives, ses singularités. Non plus s'arrêter sur le sens des mots, mais sur la tessiture de la voix. Détachée de la parole, la vocalité se donne comme émission subtile d'un corps, elle nous touche, nous bouleverse ou nous irrite, elle est d'emblée un lieu de désir ou de méfiance. Objet de fantasme, elle suffit parfois à susciter l'amour ou la haine envers une personne inconnue entendue seulement à distance à la radio ou au téléphone. Aucune science n'en épuise l'interrogation, même si l'acoustique, la phonétique ou la linguistique essaient de la résorber dans leur savoir. Elle fuit de partout, elle ne se laisse pas circonvenir. L'émotion liée à l'écoute d'une voix ne tient pas à ses propriétés acoustiques mais à son impact sur le désir de celui qui écoute. Il en va de même du visage, les deux éléments les plus intimes, les plus singularisés de l'humain et ceux qui se dérobent le plus. En donnant chair au langage, la voix le donne à entendre. Quand elle disparaît, la parole s'efface aussi, car elle n'existe pas sans la voix qui lui donne corps. La voix qui nous importe ici est celle de la vie quotidienne, celle qui fait sens et dont l'influence marque nos existences. Il s'agit ici de frayer le chemin à une anthropologie sensible et d'explorer le « mi-dire » de la voix.

David Le Breton est devenu un spécialiste de l'anthropologie

Publication : « Le Mans, regards croisés sur la vieille ville », par Claude Gache et Guy Durand (Transit éditeur, 18 €)

« *À travers cet ouvrage, nous souhaitons mettre en évidence la diversité et la vitalité d'une ville qui nous est chère* », tel est l'objectif que se sont fixés les auteurs, Claude Gache, enseignant et ancien élève du lycée, et Guy Durand, photographe. Ainsi sont livrés au lecteur, accompagnés de magnifiques photos, sous forme de résumés, plusieurs « flashes » dont « les portes du vieux-Mans », « la cathédrale », « la muraille »… et « souvenir de la cour des rats » ! Cette petite cour se trouve ainsi mise à l'honneur par le passage suivant : « *Parmi les lycéens du Mans, il y avait ceux de « Montès » et les autres. Une fatuité d'adolescent nous incitait en effet à croire que nous étions les meilleurs (…) La cour des rats s'avérait, à la fin des années 60, un refuge discret, ombreux et interdit, où nous pouvions fumer une cigarette durant la récréation. Par delà les grilles et les murs, le lycée Bellevue, autrefois lycée de seules jeunes filles, concourait à alimenter notre conversation et notre imaginaire* ».



Couvertures de « Regards croisés » et du n° 421 de la « Vie mancelle »

Publication : La Vie Mancelle & Sarthoise, n° 421, février 2012

Dirigé et rédigé en grande partie par des anciens élèves du lycée (Jean-Pierre Delaperrelle, Jacques Chaussumier…), la « Vie mancelle et sarthoise » contient, dans son dernier numéro en date de février, un article de Caroline Latouche-Delaperrelle, enseignante, ancienne élève du lycée, sur Pierre Loutrel (1916-46) alias « Pierrot le fou », meneur du gang des tractions avant durant l'occupation et après la Libération. Que nos lecteurs se rassurent : s'il est né dans la Sarthe, à Château-du-Loir, Pierre Loutrel n'a jamais été élève du lycée !

Concert de pianos en hommage à Jean Françaix, samedi 18 février, à l'abbaye de l'Épau

A l'occasion du centenaire de la naissance du compositeur de musique Jean Françaix (1912-1997), né au Mans, ancien élève du lycée, le « Cercle des amis de Jean Françaix », animé par Muriel Bellier et Étienne Avice, en liaison avec Jacques et Claude Françaix, fils et fille de l'artiste, a organisé une manifestation de gala, samedi 18 février, dans le dortoir des moines de l'abbaye de l'Épau. En présence de nombreuses personnalités, dont l'ambassadeur de Monaco en France et d'un nombreux public, la manifestation a commencé par le baptême d'une rose « *Blanche Françaix* », en hommage à l'épouse du compositeur, puis s'est poursuivie avec un concert de pianos à quatre mains (œuvres de Jean Françaix, Emmanuel Chabrier, interprétées par Claude Françaix, fille de Jean et Marie-Gabriella Bassi).

Des nouvelles du site http://montesquieu.lemans.free.fr et des archives du lycée

par André Vivet

Patrimoine du lycée :

L'aménagement du grenier de l'horloge se poursuit mais le froid a ralenti l'activité…. Le cirage et le nettoyage continuent le lundi matin avec Paul Cottin et Jean-Luc Painaut.

http://montesquieu.lemans.free.fr/amenagemen/bmalbum.htm

http://montesquieu.lemans.free.fr/lasalleduf/bmalbum.htm

Nous avons terminé le rangement des ouvrages de la salle des actes (deuxième moitié du 19e siècle), avec la pose de 4 étagères supplémentaires. Il va falloir maintenant tout cataloguer.

Archives

Je me dois de reconnaître le travail d'archivage, efficace, ordonné et conséquent, qu'ont fait Daniel et Michel OUDIN, entre 1946 et 1959. Avec leur aide, l'établissement des listes complètes des classes, la révision comparée des légendes des photos entre ces deux dates va prendre bien moins de temps.
De même, je revois les légendes de certaines classes entre 58 et 63 grâce au travail de recherche de Michel Dupont. Je l'en remercie.

Nouveautés sur le site :

Tirées du fichier, les listes des années 1951 à 1968 et 1946 à 1948.

Gabriel PELLISSIER, professeur de Lettres avant et après 1900, vêtu de la toge de cérémonie.
La classe de seconde en 1899. De Pierre PELLISSIER.
10 photos de Romuald DOUTRE (84-87), instantanés de la vie au lycée l'hiver 1987.
La photo de 2Cb2 en 1966-67 (Jacky LIBERGE).
Fin du nettoyage du grenier de l'horloge; j'ai retrouvé une pièce de 1942, qui devait être là, sous la poussière, depuis près de 70 ans !
La photo de la 6A1 en 59-60. (Daniel CRILOUX)
La photo de 9e en 1939-40 avec tous ses noms et les noms de la 8ème en 1940-41, de François PELLISSIER.
3 nouvelles photos de Jacques GARREAU: 8e 2 en 56-57, 7e 2 en 57-58 et LSup en 67-68.

5 photos de Claude TINGUY. 4 professeurs en 57 (photos 47 à 50) et 3 élèves en 56-57 (photo 28).
2 nouvelles photos: la 6A1 en 42-43 et la 5A1 en 43-44.
D'André CHERRIER.
Les photos de la 6A2 en 42-43 et 5A2 en 43-44.De François PELLISSIER. Puis la 10e en 38-39, la 11e en 37-38 et la SE en 50-51.
3 photos anciennes de la famille Bollée, dans les années 1880. (Hervé BOLLÉE).
La 2AB en 55-56 devient la 3B2 en 54-55 avec M. OZOUF en HG.
Les photos de la galette 2012. Quelques instantanés...
2 photos de MM. BOIS et GENUYS à la fin des années 40; de Alain LE BERRUYER.
La photo de la TC1 en 68-69 de Jacky LIBERGE.
Du petit lycée de Berthelot : 11è en 42-43, 8è en 45-46, 10è en 1943-44, 7è en 45-46, 6è 3 en 48-49 (Monique LE BERRUYER)
Devant l'arrivage de photos de Berthelot, et pour répondre à de fréquentes demandes, j'étends l'album "filles de Berthelot au lycée" bien après la fin de la guerre. Pour l'instant les photos sont rangées par années croissantes.
De Jeannine THUARD, la 7è en 49-50, 6è en 50-51, 5è en 51-52 et 4è en 52-53 (Berthelot).
La photo de la 11è en 1945-46, avec Mme CHEU. De Marie-Odile FAUVY.

Association des anciens du lycée.

Elle regroupe à ce jour 247 adhérents, dont 15 depuis septembre 2011 (32 en 2010-11). 193 ont une adresse internet. Le fichier « sympathisants » contient environ 800 e-mails.

LÉON DUBREIL, SA FILLE MARIE-ROSE MÉLISSON, ET SON FILS PAUL DUBREIL : UNE FAMILLE QUI A MARQUÉ LE LYCÉE DU MANS… ET AUSSI L'UNIVERSITÉ FRANCAISE

par Didier Béoutis

Suivant l'exemple familial, il n'est pas rare que des enfants d'enseignants se lancent eux aussi dans des carrières universitaires, mais avec des parcours et des spécialisations différents de ceux leurs parents. La famille Dubreil en fournit, pour le lycée du Mans, un très bon exemple. Léon Dubreil a été professeur de classes élémentaires au lycée durant 42 ans, de 1882 à 1924. Agrégée d'anglais, sa fille Marie-Rose a professé dans notre lycée au début de sa carrière, de 1929 à 1934, avant de poursuivre celle-ci dans les lycées parisiens et d'obtenir un doctorat ès lettres. Élève de l'ENS, docteur ès sciences, professeur à la faculté de Paris, Paul Dubreil reste, associé à son épouse Marie-Louise Jacotin, comme l'un des principaux théoriciens de la géométrie algébrique.

LÉON DUBREIL, UN « HUSSARD NOIR DE LA RÉPUBLIQUE » AU LYCÉE DU MANS

C'est Charles Péguy qui, dans son roman « *l'argent* », en 1913, a forgé, pour désigner les instituteurs de la IIIè République, le terme de « *hussards noirs*», en référence à la couleur des uniformes des élèves-maîtres des écoles normales : « *Nos jeunes maîtres étaient beaux, comme des hussards noirs, sveltes, sévères, sanglés, sérieux et un peu tremblants de leur précoce, de leur soudaine omnipotence* ».

Léon-René Dubreil est un excellent exemple de l'élite de ces instituteurs, passés par l'école normale, et qui ont voué leur carrière à l'enseignement élémentaire. Né le 31 mars 1863 au Mans, issu d'une famille originaire de Parcé-sur-Sarthe, Léon Dubreil est élève de l'école normale d'instituteurs du Mans, de 1879 à 1882, année où il passe avec succès le brevet supérieur et où il est affecté, à la rentrée d'octobre, -poste accordé au premier de cette promotion- comme instituteur adjoint au petit-lycée du Mans, chargé de la classe préparatoire –l'équivalent de notre actuel CE1-. Il y restera en poste constamment jusqu'à sa mort, le 6 avril 1924. Léon Dubreil, en 1884, obtient le certificat d'aptitude pédagogique qui permet sa titularisation comme instituteur. En 1893, il passe avec succès le certificat d'aptitude à l'enseignement du premier degré des lycées, qui lui donne le titre de professeur du premier degré des lycées et le droit d'enseigner en 8è et en 7è. Chargé en 1893 de la classe de 8ème, succédant à Alphonse Gaucher, il sera nommé professeur de 7ème, à la rentrée de 1913, lorsque le poste sera vacant, par la nomination du même Alphonse Gaucher comme professeur de classes primaires au collège Rollin, à Paris.

Bien installé dans son poste de professeur au petit-lycée, très apprécié de son administration et des familles, Léon Dubreil sera fait officier d'académie (1900), puis officier de l'instruction publique (1910). Selon le mot qui fut prononcé à sa mort, *« il se fait partout aimer de ses élèves, que sa bienveillance mal dissimulée sous une apparente rudesse conquiert et attache par les liens de l'affection partagée* ». Trop âgé pour être mobilisé en 1914, Léon Dubreil n'en participera pas moins aux « œuvres de guerre » au Mans, où il rendit de grands services.

Léon Dubreil ne pourra même pas profiter d'une retraite que ses 42 années de services au lycée auraient amplement méritée : il décède le 6 avril 1924, âgé de 61 ans. Il aura eu toutefois la joie de voir la réussite de ses enfants : sa fille Marie-Rose obtenir la licence d'anglais et se préparer à l'agrégation, son fils Paul être admis le premier à l'École normale supérieure.

MARIE-ROSE MÉLISSON, AGRÉGÉE D'ANGLAIS, PUIS DOCTEUR ÈS LETTRES (1900-1953)

Fille aînée de Léon, Marie-Rose Dubreil est née au Mans le 5 octobre 1900. Élève au lycée de jeunes filles de la rue Berthelot, Marie-Rose entreprend des études supérieures d'anglais à la faculté des lettres de Caen, y obtenant sa licence (1923), puis un diplôme d'études supérieures (1924), avant de réussir, en 1926, le concours de l'agrégation d'anglais.

Professeur au lycée du Mans… Après une année d'enseignement au lycée de garçons de Nice, puis deux années à celui de Lorient, Marie-Rose obtient sa nomination au lycée de garçons du Mans, en 1929, l'une des deux chaires d'anglais se trouvant vacante du fait du départ à la retraite de Lucien Dauven. Pendant cinq années, Marie-Rose Dubreil fera donc équipe, avec Henri Mallet, pour l'enseignement de l'anglais au lycée. Elle épousera, en 1931, M. Mélisson, chef du contentieux à la Mutuelle générale française.

… *puis à Paris.* En 1934, Marie-Rose Mélisson obtient une affectation dans un lycée parisien, en l'occurrence le lycée de jeunes filles Racine, rue du rocher, dans le VIIIè arrondissement. Sa nomination dans la capitale lui permet un accès plus facile aux bibliothèques universitaires, car elle a décidé de préparer une thèse de doctorat, en vue d'enseigner dans le supérieur. Elle mène ainsi de front son service de professeur de lycée, la préparation d'une importante thèse de doctorat sur le romancier anglo-polonais Joseph Conrad (1857-1924), précurseur de l'existentialisme… et une charge familiale importante, comme maman de deux jeunes enfants, Sylvie et Jean-Marie. Sa santé fragile inspirera d'ailleurs à l'administration le commentaire suivant, à l'occasion d'une visite

d'inspection, en 1936 : « *Mme Mélisson est un professeur distingué, scrupuleux et des plus méthodique. J'oserai lui conseiller de bien veiller sur sa santé, et de se ménage chaque jour quelques moments de véritable repos* ».

Du repos, cette jeune mère de famille n'en prendra sans doute pas suffisamment. Marie-Rose Mélisson soutient avec succès en Sorbonne, en janvier 1944 sa thèse principale sur « *la personnalité de Joseph Conrad* » et sa thèse complémentaire sur « *le vocabulaire maritime de Conrad* ». Elle est reçue docteur ès lettres. En 1946, elle obtient sa mutation au lycée de jeunes filles de Saint-Cloud, alors annexe du lycée de Versailles, plus proche de son domicile. Outre son service de professeur qu'elle remplit de façon très scrupuleuse, Marie-Rose Mélisson poursuit une activité de recherche destiné à lui ouvrir les portes de l'enseignement supérieur. Le temps ne lui en laissera malheureusement pas la possibilité, puisqu'elle décède le 23 mars 1953, âgée de 52 ans seulement, après une vie fort bien remplie de mère de famille, d'enseignante et de chercheuse.

PAUL DUBREIL (1904-1994), DOCTEUR ÈS SCIENCES, PROFESSEUR À LA FACULTÉ DES SCIENCES DE PARIS, SPÉCIALISTE DE LA GÉOMÉTRIE ALGÉBRIQUE

Paul, le deuxième enfant de Léon, naît en 1904. Il fera l'ensemble de sa scolarité maternelle, primaire puis secondaire au lycée de garçons du Mans, de 1907 à 1921, année où il obtient son baccalauré at, dans la section mathématiques. Paul fait ses classes préparatoires au lycée Saint-Louis, à Paris, est reçu à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, puis poursuit ses études de mathématiques à la Sorbonne, se destinant à l'enseignement supérieur et à la recherche.

Un étudiant fort brillant…Nommé maître de conférences à l'École normale supérieure, Paul Dubreil y prépare sa thèse de doctorat, portant sur la géométrie algébrique. En 1929, il obtient une bourse d'études de la fondation Rockefeller, et se rend à la faculté de Hambourg, au nord de l'Allemagne où il sera l'élève d'Emil Artin, l'un des fondateurs de l'algèbre abstraite. Paul soutiendra sa thèse avec succès en 1930, année pendant laquelle il épousera Mlle Marie-Louise Jacotin.

… ***qui deviendra un des grands théoriciens de la géométrie algébrique***. Les années suivantes voient Paul Dubreil poursuivre ses travaux en lien avec des universitaires allemands et italiens. Pendant la guerre, il enseignera à la faculté de Nancy, pendant que son épouse sera en poste à Rennes. En 1946, Paul est nommé professeur à la faculté des sciences de Paris. En compagnie d'Albert Châtelet, futur doyen de la faculté des sciences de Paris… et candidat à l'élection présidentielle de 1958, Paul Dubreil créé, en 1947, un séminaire d'algèbre et de théorie des nombres, qu'il poursuivra, en 1956, avec Charles Pisot, devenu séminaire « Dubreil-Pisot ». La contribution de Paul Dubreil à la géométrie algébrique est importante. Elle porte notamment sur les structures algébriques, les variétés algébriques, et, surtout, sur la théorie des demi-groupes.

Marie-Louise Dubreil-Jacotin, première femme titulaire d'une chaire d'université (1905-72)

Reçue à la 2ème place au concours de l'ENS en 1926, mais tout d'abord déclassée d'office, au motif que l'école de la rue d'Ulm est réservée aux garçons et qu'il existe l'école de Sèvres pour les filles, avant d'être finalement admise en janvier suivant, Marie-Louise Jacotin rencontre Paul Dubreil l'année suivante et ils se marieront en juin 1930. Elle suivra son mari en Allemagne et en Italie, sera reçue docteur ès sciences en 1934, puis se tournera vers l'algèbre et la théorie des nombres. Alors que son mari est nommé à Nancy, Marie-Louise obtient un poste d'enseignement à Rennes, puis Lyon. Elle est nommée sur une chaire à la faculté de Poitiers, puis à celle de Paris. Très affectée par la mort de leur fille Édith (1936-70), Marie-Louise Dubreil, victime d'un accident de la circulation en 1972, décèdera cinq semaines après, d'un infractus. Le souvenir de cette éminente mathématicienne, sans doute la première femme nommée en France sur une chaire d'université, est pérennisé par le Conseil de Paris qui a donné le nom de « *Marie-Louise Dubreil-Jacotin* » à une rue du nouveau quartier « *Paris-rive gauche* », dans le XIIIè arrondissement.

De gauche à droite, on reconnaît, au milieu de ses élèves, Paul Dubreil, en 1904, puis en 1922 ; Marie-Rose Mélisson, sur une photo de professeurs du lycée du Mans, en 1933 ; Paul Dubreil et son épouse Marie-Louise.

DU LYCÉE DU MANS À LA SORBONNE : EDMOND ESTÈVE (1868-1928), HISTORIEN DU ROMANTISME FRANÇAIS

Par Didier Béoutis

La chaire de rhétorique du lycée du Mans a vu passer, en leur début de carrière, un certain nombre de professeurs qui deviendront des universitaires renommés. En effet, la proximité de Paris, qui permettait de préparer une thèse à trois heures de train de la Sorbonne, la réputation de sérieux du lycée du Mans a en effet permis à notre établissement d'accueillir, pour des affectations limités le plus souvent au plus à trois années, de jeunes agrégés qui, par la suite, firent de brillants parcours universitaires. Qu'il nous suffise de citer Abel Desjardins (1881-83) et Georges Gastinel (1896-97), qui créeront et a
nimeront les « décades littéraires de Pontigny », André Bellessort (1895-96), futur membre de l'Académie française, plus tard, Jacques Desjardins (1919-24), futur inspecteur général de l'instruction publique, et, bien entendu, Edmond Estève, (1897-1900), futur historien du romantisme français.

Paul, François, Edmond Estève est né à Saint-Brieuc, le 10 décembre 1868, où son père, Paul, Aimable, Gustave Estève occupait un poste de fonctionnaire des contributions indirectes. Après avoir obtenu son baccalauréat à Rennes, en 1884, Edmond Estève entreprend des études supérieures à la Sorbonne, où il bénéficie d'une bourse d'études en vue de préparer le difficile concours de l'agrégation des lettres. Il est reçu agrégé des lettres en août 1894, dans une promotion prestigieuse, puisque sur les 21 admis, on trouve deux futurs présidents du conseil des ministres, Paul Herriot, le major de la promotion, et Léon Blum.

Un jeune agrégé des lettres, qui prépare une thèse sur Byron et le romantisme français

Après deux premières affectations comme professeur de rhétorique aux lycées d'Auch (1894), puis de Guéret, dans la Creuse (1895), où il rencontre sa future épouse, Marie-Françoise Baril, et où nait leur premier enfant, Françoise, Edmond Estève arrive au Mans à la rentrée d'octobre 1897, où il succède, sur la chaire de rhétorique, à Georges Gastinel, nommé au lycée de Nancy. Il y restera un peu plus de trois années, tout en commençant la préparation d'une thèse de doctorat sur Byron et le romantisme français. Installé rue de la Mariette, au centre de la ville, il quittera Le Mans à la fin de 1900, étant nommé, en janvier 1901, sur la chaire de rhétorique du lycée de Poitiers, ville de faculté, disposant donc de fonds d'archives plus importants pour poursuivre la préparation de sa thèse. C'est Léon Beck qui lui succédera sur la chaire de rhétorique de notre lycée. Edmond Estève s'installe à Poitiers, où après quatre ans d'enseignement au lycée, il est nommé maître de conférences à la faculté des lettres de la ville. En 1907, il soutiendra, avec succès, devant l'Université de Paris, sa thèse principale qui s'intitulera « *Byron et le romantisme français : essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France, de 1812 à 1850* ».

Cette importante thèse, portant sur un sujet original –personne n'avait abordé jusqu'alors le romantisme français vu sous l'influence de George Gordon Byron-, qui sera publiée par Hachette, étudie avec beaucoup de finesse l'influence qu'a eue le poète et écrivain anglais, mort en 1824 sur le développement du romantisme dans notre pays, pendant toute la première moitié du XIXè siècle. La thèse d'Edmond Estève, qui a constitué pendant de longues années, l'ouvrage universitaire de référence sur le sujet, reste encore très actuelle. Il soutiendra aussi –c'était l'obligation à l'époque-, une thèse complémentaire, portant sur « *Hélène* », poème en trois chants de Vigny avec un savant commentaire et une introduction qui discute un point curieux d'histoire et de chronologie littéraire.

Docteur ès lettres, de Nancy à Paris, spécialiste du Romantisme

Son titre de docteur ès lettres, obtenu à 39 ans, sur une thèse portant sur un sujet original et éditée par Hachette, ouvre à Edmond Estève les portes de l'enseignement des classes préparatoires (en 1909, il est affecté au lycée Saint-Louis à Paris), puis de l'enseignement supérieur : en 1910 il est nommé maître-assistant à la faculté des lettres de Nancy, puis sera promu, sur place, professeur de littérature française. Tout en devenant un des acteurs de la vie culturelle nancéenne –il est élu, en 1912, membre de l'Académie de Stanislas, la société savante de Nancy fondée par Stanislas Leczynski- il continue à écrire et à publier régulièrement, dans diverses revues spécialisées (Minerva, les Annales romantiques, la Revue d'histoire littéraire de la France), sur des sujets littéraires du XIXè siècle, pas nécessairement liés au Romantisme français. Edmond Estève aura aussi entretenu une correspondance avec Edmond Rostand (1868-1918), auteur de « *Cyrano de Bergerac* » et de « *l'Aiglon* ».

Si Edmond Estève publie, en 1914, une édition critique des « *poèmes antiques et modernes* » d'Alfred de Vigny, il écrit en effet aussi des études sur « *Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge* » (1917); « *Leconte de l'Isle, l'homme et l'œuvre* » en 1922; « *Sully-Prud'homme, poète sentimental et poète philosophique* » (1925); « *Un grand poète de la vie moderne : Émile Verhaeren* » (1928).

Sur la fin de sa vie, devenu professeur d'histoire de la littérature française à la faculté des lettres de Paris, Edmond Estève participe à un grand ouvrage collectif « *le Romantisme et les lettres* » coordonné par Ferdinand Brunot, alors doyen de la faculté, et qui sera publié en 1929, un an après sa mort. Edmond Estève avait, parallèlement, écrit un certain nombre de poèmes qui seront publiés, de façon posthume, en 1931.

Le décès subit d'Edmond Estève, le 26 décembre 1928, alors qu'il n'a pas encore soixante ans, a jeté la consternation dans le monde des lettres. L'Académie Stanislas de Nancy écrit de lui « *D'une courtoisie et d'une urbanité tout à fait séduisantes, Edmond Estève possédait une culture générale étendue un savoir solide sans pédantisme, que vivifiaient à la fois un sens affiné du beau et une vision très aigüe du monde moderne* ».

Edmond Estève, en toge d'universitaire… et en vacances, avec deux de ses enfants

Discours de distribution des prix au lycée du Mans, 30 juillet 1898 *: Plus jeune agrégé alors en poste au lycée du Mans, Edmond Estève est sollicité pour le discours d'usage de la distribution des prix, discours qu'il fera sur les livres de classe, et dont voici quelques extraits : « Ces livres qu'on met entre vos mains, ce sont tout bonnement des chefs d'œuvre, les plus anciens, les plus authentiques, consacrés par des siècles d'admiration universelle. Vous n'y songez pas assez ; vous ne mesurez pas exactement quelle haute idée on se fait de ce que vous devez être quand on vous introduit dans cette société des grands esprits, quand on ouvre devant vous le trésor de la pensée humaine. Ces livres aujourd'hui glacés ont été des paroles vivantes, ces livres que vous maniez parfois avec ennui ont déchaîné, apaisé, consolé les passions et les douleurs des hommes, transformé les langues, ébranlé le monde, avant de venir entasser sur vos tablettes, dans une féconde promiscuité, le dépôt de vint siècles de sciences, de philosophie et d'art (…) Vous les retrouverez un jour, entre les mains de vos fils ; vous ne les toucherez qu'avec émotion, et reconnaissance : émotion, parce qu'en tournant les pages, le parfum de votre jeunesse vous remontera au coeur, avec reconnaissance, en songeant qu'ils vous ont initiés, et qu'après vous ils en initient d'autres encore, à cette culture de l'esprit sans laquelle la vie ne serait qu'agitation éphémère, et vaine, puisque, sans elle, il n'y aurait ni passé, ni avenir, ni tradition, ni progrès ».*

Byron et le romantisme français, œuvre majeure d'Edmond Estève : *Si E. Estève a écrit avec bonheur sur plusieurs auteurs du XIXème siècle, sa thèse sur « Byron et le romantisme français » restera son œuvre majeure, qui a nécessité une très bonne connaissance du Romantisme français, certes, mais aussi de la langue et de la littérature anglaises. Peu de choses avaient été écrites antérieurement sur le sujet. En cette thèse de plus de 500 pages, Edmond Estève observe que si Byron a été si vite compris, admiré et imité en France, c'est que lui-même s'était inspiré de la pensée française : Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, notamment. L'idée que Byron se fait de l'amour vient de Rousseau : il la transforme, selon sa nature héroïque, y ajoute cette nuance d'ironie et de désespoir qu'on ne trouve pas dans la Nouvelle Héloïse. Et lorsqu'il est, désillusionné de tout, même de la gloire, quel est son refuge ? La nature, déserte et sauvage. Influence, indirecte peut-être, mais certaine encore de Rousseau, Sa révolte contre la société ne vient-elle pas aussi de Jean-Jacques ? Ainsi, ce fut par l'intermédiaire de Byron que les idées de Rousseau nous revinrent, un peu transformées ; les romantiques ne puisèrent jamais directement à la source. D'autres influences françaises avaient encore marqué Byron : Chateaubriand, et son René; mais Chateaubriand devait lui-même beaucoup à la littérature anglaise : les influences se mêlent, et personne n'est isolé dans le siècle où il vit : la marque du génie est de se servir de tout, d'emprunter à tous, et de rendre tout original. La définition du byronisme, que donne M. Estève,*

pourrait être celle du romantisme même : « individualisme absolu » en littérature ; il faudrait ajouter : révolte contre les lois morales et sociales (le rousseauisme). Mais tandis que Jean-Jacques se révolte au nom du genre humain, Byron, dans sa plainte, ne songe qu'à lui-même, et se place au-dessus des lois : c'est un dieu révolté. E.. Estève nous dit la fortune de l'oeuvre de Byron en France, il nous la montre s'infiltrant peu à peu, d'année en année ; l'influence s'étend, c'est une invasion. Le lyrisme français se fait byronien : tous nos poètes furent touchés, mais ils surent se préserver de l'imitation directe et gardèrent leur personnalité. E. Estève peut conclure son étude en disant : Byron n'a pas créé le romantisme, mais il a « créé le type romantique » et l'a réalisé.

Une famille d'universitaires et d'écrivains :

Mariés en 1895 à Caen, Edmond Estève et Marie-Françoise Baril ont eu trois enfants : une fille, Marie-Nathalie-Françoise, puis deux garçons, Jean et Jacques. Françoise (1896-1982) a épousé l'universitaire Charles Bruneau. Né au Mans, le 12 novembre 1897, Jean, appelé comme aspirant au 42è régiment d'infanterie, est mort pour la France, tué à l'ennemi à Assevillers, durant la bataille de la Somme, le 2 septembre 1916, avant même d'avoir 19 ans « J'ai mis vingt ans à t'apprendre à vivre ; tu n'as mis qu'un jour pour m'apprendre à mourir », écrivit son père après le drame. Son nom figure sur le monument aux morts de Trun (Orne), d'où la famille de sa mère était originaire. Quant à Jacques, il fera une carrière de magistrat, en poste notamment à Oran puis à Aix-en-Provence.

Edmond Estève, beau-père de Charles Bruneau*… Françoise, fille aînée d'Edmond et Marie-Françoise Estève, épousa, en 1919, l'universitaire Charles Bruneau, enseignant lui aussi à la faculté des lettres de Nancy. Né en 1883 à Givet (Ardennes), agrégé de grammaire, puis docteur ès lettres en 1913 sur une thèse intitulée « Etude phonétique des patois d'Ardenne », Charles Bruneau consacra l'essentiel de ses recherches universitaires aux langues patoisantes de l'Ardenne. Il reprit, à la mort de Ferdinand Brunot, la monumentale « Histoire de la langue française » dont il publia les deux derniers tomes XII et XIII. Il occupa les chaires de professeur d'histoire des parlers lorrains à la faculté des lettres de Nancy, puis de professeur d'histoire de la langue française à la faculté des lettres de Paris. Charles Bruneau est décédé le 3 août 1969. Fils de Charles Bruneau, Jean Bruneau (1922-2003), professeur de littérature comparée aux universités de Lyon II, Florence et Harvard, a consacré sa thèse et ses recherches à Gustave Flaubert, notamment à la publication de sa correspondance aux éditions de la Pléiade).*

… ***et arrière grand-père de Pascal Quignard****. Petit-fils de Charles Bruneau par sa fille Anne, Pascal Quignard né en 1948, enseignant, puis écrivain, a obtenu, en 2002, le prix Goncourt pour son roman « Ombres errantes », premier tome d'une série, publiée chez Grasset, intitulée «Dernier royaume » qui déploie une prose toute singulière, nourrie d'érudition, de légendes et de poésie, et qui dessine par fragments la vision émerveillée et mélancolique des hommes et de leurs sociétés lorsqu'ils sont confrontés aux mystères des origines, de l'amour, de la mort…*

Nous espérons que vous aurez pris intérêt à la lecture de ce numéro. Vous pourrez consulter le site d'archives géré par André VIVET http://montesquieu.lemans.free.fr *et contribuer à l'enrichir. Merci de nous faire parvenir informations, contributions qui pourront être publiées, observations et suggestions. Tout courrier doit être adressé, pour la lettre, à Didier BÉOUTIS, 11, rue Pierre Belon, 72000 LE MANS,* didierbeoutis@yahoo.fr *et, pour les archives et adhésions, à André VIVET, 7, rue de Sicile, 72000 LE MANS,* andrvivet@gmail.com*. Prochaine lettre le 1e mai.*

BULLETIN D'ADHÉSION À L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE « MONTESQUIEU »

Nom : Prénom : Dates de présence au lycée :

Adresse : Téléphone : Courriel :

J'adhère à l'association des anciens élèves et règle ma cotisation :

. étudiants et moins de 25 ans : 8 € ; membre actif : 15 € bienfaiteur : 75 €, associé : montant au choix

Je fais un don de……Signature : …….

À adresser SVP à M. André VIVET, 7, rue de Sicile, 72000 LE MANS.